



HAL
open science

Tout voyage au loin commence par un pas

Bernard Allanic

► **To cite this version:**

Bernard Allanic. Tout voyage au loin commence par un pas. *Atala. Cultures et sciences humaines*, 2021, Qu'apprend-on quand on apprend une langue?, 21, pp.155-174. hal-04392391

HAL Id: hal-04392391

<https://hal.science/hal-04392391v1>

Submitted on 17 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tout voyage au loin commence par un pas

Réflexions sur l'écriture chinoise et son apprentissage

Bernard ALLANIC

Résumé : Attiré vers la Chine par la lecture des grands poètes de la dynastie Tang (618-907), l'auteur relate son expérience personnelle de l'apprentissage du mandarin et des sinogrammes. Il souligne la belle surprise que fut la découverte du fonctionnement de l'écriture chinoise : à mille lieux du cliché bien connu la concernant, elle forme en effet un système aussi cohérent que les écritures alphabétiques, fonctionnant elle aussi sur le mode sémio-phonographique avec des graphèmes pour le sens et d'autres pour le son, mais de plus, sa dimension communicative (son rôle linguistique) se double d'une dimension esthétique et poétique qui en font l'une des plus belles inventions de l'humanité et qui facilite grandement son apprentissage pour ceux qui y sont sensibles. Enseignant lui-même, Bernard Allanic souligne les progrès réalisés ces trente dernières années en chinois langue étrangère pour aider les apprenants à se forger une mémoire lexicale sinographique (constituée de mots faits de traits et non de lettres) en tenant compte de la logique systémique de l'écriture chinoise.

Mots clés : chinois langue étrangère / sinogrammes / apprentissage raisonné / mémoire sinographique

« J'ai commencé
par pousser tout droit
comme qui que ce soit.
Survinrent alors :
un virage vers le sud
une inclinaison vers l'est
une poussée vers le nord
et un brusque tournant vers l'ouest.
Donc, si vous m'approchez
attendez-vous à un brin de folie
il n'y a pas que des pins dans ma philosophie.
Oui, je dépasse la botanique
je suis un signe cosmologique.
Je suis idiomatique
Je suis idiosyncratique
Je suis pré-socratique.
Peut-être même chinois, un peu
Comme Li Po, Tou Fou
Et M. Tchouang-tseu [...] »

Kenneth White – Interprétation d'un pin tordu
(*Mahamudra*, 1979)

Introduction

On a longtemps cru en Occident que la langue chinoise était très difficile, voire impossible à apprendre. Cette opinion a tout d'abord été celle de certains jésuites du XVIII^e

siècle en mission en Chine, comme l'atteste par exemple cette lettre du Père François Bourgeois, datée du 15 octobre 1769, qui commence ainsi :

« *Le chinois est bien difficile. Je puis vous assurer qu'il ne ressemble en rien à aucune langue connue. Le même mot n'a jamais qu'une terminaison; on n'y trouve point ce qui dans nos déclinaisons distingue le verbe et le nombre des choses dont on parle. Dans les verbes, rien ne nous aide à faire entendre quelle est la personne qui agit, comment et en quel temps elle agit, si elle agit seule ou avec d'autres. En un mot, chez les Chinois, le même mot est substantif, adjectif, verbe, adverbe, singulier, pluriel, masculin, féminin, etc. C'est à vous qui écoutez à épier les circonstances et à deviner. Ajoutez à cela, que tous les mots de la langue se réduisent à trois cents et quelques ; qu'ils se prononcent de tant de façons qu'ils signifient quatre-vingt mille choses différentes qu'on exprime par autant de caractères¹.* »

Cette opinion est rapidement devenue un *a priori* décrivant la langue et l'écriture chinoises, trop étranges pour être comprises et *a fortiori* apprises par des Occidentaux. C'était par exemple le cas en 1814, date de la création du premier cours de chinois dans un établissement public français, au Collège de France, confié à Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832). Voici ce que déclarait à l'époque celui qui fut donc le premier enseignant de chinois de l'université française :

« *Nous allons aborder une terre déserte... Une prévention générale, le dirai-je même, une sorte de ridicule s'est attaché au nom seul du peuple dont nous allons étudier la langue. **L'idée qu'on se forme de la difficulté de cette langue n'est surpassée que par celle qu'on en a de sa bizarrerie**².* »

Deux siècles plus tard, la situation est heureusement en train de changer ! Il y a en effet de nos jours de plus en plus de personnes qui font l'expérience d'un apprentissage personnel du mandarin, que ce soit au collège, au lycée, à l'université, ou par le biais du monde associatif. Beaucoup d'entre elles savent donc que le chinois n'est pas aussi difficile que cela, et que son écriture singulière, qui déroute tant les *alphabétisés* que nous sommes, peut en réalité s'apprendre bien plus aisément qu'on ne l'imagine. J'ai été moi aussi l'un de ces amateurs dont l'envie d'apprendre la langue et l'écriture chinoises a été à un moment donné plus forte que le frein du préjugé. Dans mon cas, c'était pour pouvoir lire dans le texte les poèmes de Li Bai, un grand poète du VIII^e siècle. C'est cette expérience que je me propose de relater ici. Contrairement à ce que j'avais imaginé, je suis en effet parvenu à mémoriser assez vite les caractères, et mieux que cela : cet apprentissage m'a immédiatement captivé ! C'est que l'écriture chinoise, loin d'être composée de dessins bizarres, est une écriture rationnelle, cohérente, basée sur le principe de l'économie comme toutes les écritures. Et elle possède aussi quelque chose que n'ont pas les écritures alphabétiques — ou en tout cas pas à ce point : une dimension esthétique, à la fois poétique et picturale, qui fait de l'idéographie chinoise l'une des plus belles inventions de l'humanité.

J'insisterai particulièrement sur la notion de méthode d'apprentissage car comme je vais l'expliquer, il se trouve que j'ai beaucoup appris en « semi-autodidacte » (ne pouvant suivre qu'une partie des cours) si bien que cela m'a amené à développer ma propre stratégie de mémorisation des caractères.

¹ VISSIERE Isabelle, VISSIERE Jean-Louis (éd.) *Lettres édifiantes et curieuses de Chine par des missionnaires jésuites. 1702-1776*. Paris, Garnier - Flammarion, 1979. Cité par HOA Monique, *C'est du chinois ! Manuel pour débutant*, vol. 1, Paris, Editions You Feng, 1999, p. 18.

² CHEVALIER Jean-Claude, « Un obstacle épistémologique en 1825 : le chinois à Paris », in *Romantisme —Revue du dix-neuvième siècle*, 1979, n°25-26, p.107.

1. Découverte de la poésie classique chinoise

Un livre peut-il changer une vie ? Dans mon cas la réponse est oui. C'est la lecture d'un livre – *Les lettres de Gourgounel*³ du poète écossais contemporain Kenneth White – qui a profondément modifié mon existence en me donnant envie de m'intéresser aux philosophies, aux littératures et aux arts d'Extrême-Orient. Je ne serais sans doute pas devenu enseignant de chinois si je n'avais pas dans un premier temps entendu cet auteur lors d'une émission littéraire à la télévision alors que je devais avoir dix-sept ou dix-huit ans et ensuite acheté ce livre. Car rien jusqu'alors dans ma vie n'avait eu à voir avec la Chine ou même avec l'Asie – c'était le début des années 1980, on parlait alors très peu de la Chine dans les médias, j'habitais dans la région lorientaise et la langue chinoise était encore très peu enseignée (je crois qu'elle ne l'était que dans un seul établissement secondaire en Bretagne, à Rennes⁴), en tout cas je ne connaissais personne qui l'avait apprise ni qui ne soit allé en Chine.

Kenneth White raconte dans *Les lettres de Gourgounel* son installation et sa vie dans une vieille bâtisse des montagnes ardéchoises. Il y parle abondamment de ses lectures et des auteurs qui sont de vrais compagnons de route à ses yeux et dont beaucoup sont Indiens, Japonais ou Chinois. C'est dans ce livre et, aussitôt après, dans les autres livres du même auteur⁵, que j'ai découvert l'existence de ces personnages hors normes qu'étaient ces grands peintres, poètes ou philosophes chinois comme Mi Fu, Du Fu (alias Tou Fou⁶), Han Shan, Li Bai (alias Li Po), Zhuang Zi (Tchouang-tseu), ou encore Lao Zi (Lao Tseu), et ces grands courants de pensée venus d'Orient que sont le bouddhisme zen ou chan (ch'an), ou le taoïsme...

Voici par exemple quelques lignes d'un chapitre des *Lettres de Gourgounel*, intitulé « *Hommage à Mi Fu* » :

« Le temps étant ce qu'il est en ce moment, les montagnes ensevelies dans la brume, mon esprit se tourne cet après-midi vers Mi Fu, ce peintre chinois extravagant qui vécut au XI^e siècle. [...] Tenez, songez à son Paysage dans la brume, et ensuite regardez par la fenêtre. Vous avez exactement la même chose sous les yeux, si ce n'est ce petit temple niché dans un coin de la peinture chinoise, mais cela n'a pas d'importance, le vrai temple se trouve dans votre crâne ou dans votre cœur, ou encore dans votre ventre.

Des hommes tels que Mi Fu, ces peintres et ces poètes ch'an, avaient dénoué tous les liens, aussi bien extérieurs qu'intérieurs : leur esprit connaissait « le vent et l'eau vive ». Lorsqu'ils se mettaient à l'encre, c'était cela qu'ils peignaient. Le vent et l'eau vive. Même pour un homme tel que Nietzsche, tellement plus torturé nerveusement, tellement plus électrique que cette humanité ch'an, c'était bien l'objet ultime de sa quête : « J'ai une prédilection pour les paysages de montagne, plein de cours d'eau vifs. » Et c'est ce que je recherche ici, à Gourgounel, à mi-chemin entre Nietzsche et Mi Fu⁷. »

J'ai été très sensible d'emblée au ton et au propos de Kenneth White qui invite sans cesse ses lecteurs à sortir des sentiers battus pour explorer des univers et des pensées occultés par le modèle culturel dominant de l'Occident, à se transformer en ce qu'il appellera plus tard des

³ White Kenneth, *Les lettres de Gourgounel*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1980.

⁴ Le chinois a commencé à être enseigné au collège Zola à Rennes en septembre 1979 ; il avait fait son entrée dans le paysage secondaire français en 1958.

⁵ Comme *La figure du dehors*, essai publié chez Grasset en 1982, ou ses recueils de poèmes, *Terre de diamant* (1977 - Alfred Eibel éditeur), *Mahamudra, le grand geste* (1979 – Mercure de France), *Le grand rivage* (1980 – le Nouveau Commerce), entre autres.

⁶ L'orthographe différente des noms est liée à l'usage de transcriptions phonétiques différentes. J'utilise dans ce texte la transcription *pinyin*, en usage officiel en République Populaire de Chine depuis 1958.

⁷ *Lettres de Gourgounel*, op. cit., p. 150-151.

« nomades intellectuels⁸ », capables de quitter leur monde pour aller s'imprégner d'autres pensées issues d'autres époques ou d'autres lieux, comme la vieille pensée celte et les pensées « extrêmes orientales ». J'ai suivi ses recommandations : j'ai d'abord lu dans un premier temps tout ce que je trouvais en librairie ou en bibliothèque sur ces grandes figures des cultures chinoises et japonaises – et j'ai eu la chance qu'il se publie beaucoup de traductions de poésie chinoise dans les années 1980 – puis, comme je me rendais compte que cette littérature comptait énormément pour moi, j'ai fini par m'inscrire à un cours du soir de chinois dans l'espoir de pouvoir lire leurs œuvres en version originale .

C'est je crois la simplicité formelle de beaucoup de leurs poèmes, la très grande sincérité de ce qui y est raconté ou décrit ainsi que le rôle central qu'y joue la nature qui m'a tout d'abord séduit dans les œuvres d'auteurs comme Han Shan ou Li Bai, si bien que ces derniers me semblaient très modernes, même s'ils vivaient il y a plus de mille trois cents ans. Voici, par exemple, trois poèmes qui m'avaient touché à l'époque – où je ne pouvais les lire qu'en français – et qui me plaisent d'ailleurs toujours aujourd'hui. Tout d'abord deux poèmes de Li Bai qui révèlent bien le caractère entier du personnage, vagabond taoïste aussi libre dans ses actes que dans sa façon d'écrire :

*« La vie n'est qu'un grand rêve
Alors pourquoi se fatiguer ?
Je m'enivre toute la journée
M'endormant sur le perron
Au réveil dans le jardin
Un oiseau chante parmi les fleurs
Dis-moi, quelle saison est-ce ?⁹ »*

*« On me demande pourquoi je perche sur les monts émeraude
Je souris sans répondre, le cœur en paix
Fleurs de pêcheurs au fil de l'eau
Ciel et terre ici diffèrent du monde ordinaire¹⁰ »*

Et un poème de Han Shan, moine bouddhiste adepte du chan (zen) ayant dénoué toutes les attaches sociales pour vivre en pleine nature sur une montagne dont il avait pris le nom – « Han Shan » signifie « Mont Froid » :

*« Je souhaitais un endroit pour m'installer
Le Mont Froid semblait convenir
Un vent léger y souffle dans les pins
De près c'est comme une musique
C'est là qu'à présent je vais avec mes livres
Tandis que déjà mes tempes deviennent grises
J'y suis depuis dix ans et ne peux m'en aller
Je ne me souviens plus du chemin emprunté¹¹ »*

⁸ White Kenneth, *L'Esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987.

⁹ LI Po, *L'Immortel banni sur terre*, trad. COLLET Hervé, CHENG Wing Fun, Editions Moundarren, 1985.

¹⁰ *Ibid.*

2. Découverte de la langue et de l'écriture chinoises

J'ai donc commencé à apprendre le chinois en octobre 1985 dans un cours du soir de deux heures organisé à Rennes par l'association *Les amitiés franco-chinoises*. J'avais 22 ans. C'était la première fois que je m'intéressais vraiment à la langue et à l'écriture chinoises car, jusqu'alors, je ne lisais que la traduction française des poèmes et, même si parfois elle était accompagnée, du texte original, je n'y avais pas vraiment fait attention. Il faut dire que l'*a priori* selon lequel la langue et l'écriture chinoises seraient incompréhensibles aux Occidentaux était alors peu contredit, beaucoup moins qu'aujourd'hui – du fait du nombre réduit de personnes apprenant le chinois à cette époque – si bien que, pendant un long moment, je n'avais pas imaginé me lancer dans cet apprentissage, me disant que ces signes étranges me resteraient pour toujours énigmatiques à moi aussi. Mais, poussé donc par mon intérêt pour la poésie classique chinoise, j'ai quand même saisi l'opportunité de m'inscrire à un cours de chinois quand je suis arrivé à Rennes pour mes études.

Et puis il y eut la rencontre de cette écriture ! Je me rappelle encore du plaisir éprouvé pendant les leçons hebdomadaires du mardi soir. Il y avait la satisfaction d'apprendre une nouvelle langue, de découvrir d'autres sons et une autre grammaire, mais il y avait surtout le plaisir d'entrer dans l'univers si singulier des sinogrammes ! Je trouvais passionnant de voir comment ils étaient composés. Ils me permettaient de voyager aussi bien à travers l'espace (vers l'autre côté de l'Eurasie) qu'à travers le temps, jusqu'à la Chine ancienne qui les avait vu naître, et ceci sans quitter ma chaise.

Malgré donc le préjugé tenace sur la grande difficulté du chinois qui aurait pu troubler les débuts de mon apprentissage en m'incitant à jeter l'éponge assez vite, mais sans doute aidé en cela par l'atmosphère détendue des cours associatifs et par les qualités pédagogiques de l'enseignante, je n'ai jamais trouvé le chinois difficile ; au contraire, il m'est rapidement apparu que c'était une langue assez facile à apprendre pour ce qui est de la langue parlée, au moins en ce qui concerne la grammaire. Les mots sont en effet tous invariables (il n'y a ni genre, ni nombre) et il n'y a pas de conjugaison...

Prenons par exemple le verbe « regarder ». En chinois il suffit de retenir une seule image acoustique, qui plus est d'une seule syllabe, « *kàn* », et les six pronoms personnels (« *wo* », « *nǐ* », « *tā* », « *women* », « *nimen* », « *tamen* ») pour traduire toutes les formes françaises du même verbe : « *j'ai regardé* », « *je regarde* », « *je regarderai* », se diront tous « *wo kàn* » ; « *nous regardions* », « *nous regardons* », « *nous regarderons* », se diront tous « *women kàn* ». Le temps de l'action est généralement donné par le contexte ou indiqué si besoin par des mots tels que « *zuotian* (hier) » pour le passé, « *xianzai* (en ce moment) » pour le présent, « *yihou* (plus tard) » pour le futur ; c'est clair et il n'y a pas plus d'ambiguïté qu'en français.

La prononciation n'est pas non plus si redoutable qu'on le dit car, contrairement à ce qu'on pense souvent, le mandarin est une langue assez pauvre en sons et aucun d'entre eux n'est très difficile à reproduire. Ce qui est inhabituel, c'est la présence de cinq tons qui affectent la prononciation de chaque syllabe en changeant la signification des mots. Par exemple le son « *tang* » au premier ton signifie « *soupe* », au second « *sucre* » ; au troisième « *être allongé* » ; au quatrième « *brûlant* ». C'est une difficulté du chinois parlé mais elle n'est pas insurmontable, la maîtrise des tons demande seulement de l'entraînement. Il faut écouter attentivement tous ces sons, apprendre à les différencier, puis s'entraîner à les reproduire et à les noter en *pinyin* (la transcription phonétique officielle du chinois). Ce qui

¹¹ CARRE Patrick, *Le mangeur de brumes— l'œuvre de Han Shan poète et vagabond*, Paris, Phébus, 1985.

n'est pas immédiat car il faut se faire l'oreille, mais on peut parvenir assez rapidement à une prononciation correcte qui permettra de se faire comprendre dans le pays.

En ce qui concerne les caractères, certes ils sont à mille lieux de nos mots faits de 26 lettres seulement, et je concède que lorsqu'on n'en connaît pas le code d'accès ils forment un obstacle impressionnant qui semble un Everest – c'est d'ailleurs l'idée que j'en avais moi-même avant mes premiers cours de chinois. Mais, là encore, je n'ai jamais trouvé que le chinois écrit était difficile à apprendre. Une fois qu'on en a la clé, une fois qu'on sait comment elle fonctionne, force est de reconnaître que l'écriture chinoise est un système tout à fait remarquable, bien plus rationnel qu'on ne l'imagine. Ce n'est pas une écriture difficile, c'est une écriture différente, qui demande là aussi qu'on y consacre du temps. Mais il faut aussi une bonne méthode d'apprentissage car, sans méthode, on est tenté de mémoriser les caractères un à un en les recopiant comme des dessins – ce qui reviendrait, comme l'a écrit Kyril Ryjik dans *L'Idiot chinois*¹², à vouloir se rendre de Paris à Pékin en marchant sur les mains : on pourrait commencer mais on n'irait pas bien loin ! – Non, il faut tâcher de comprendre la logique qui y est à l'œuvre.

Prenons par exemple le mot « regarder », qui se dit donc « kàn » (au quatrième ton) en mandarin et s'écrit ainsi :

看

Le caractère est composé de neuf traits qui forment deux ensembles distincts. Il y a, au-dessus, le composant graphique de *la main* formé de quatre traits (dont l'un est légèrement modifié) : 手 et, au-dessous, le composant graphique représentant *l'œil* composé de cinq traits : 目. Le caractère représente un geste : placer sa main en visière sur ses yeux pour *regarder*.

On peut considérer qu'il est relativement facile à retenir. Cela nécessite cependant de respecter un certain ordre dans l'apprentissage de l'écrit afin que la mémoire ne sature pas trop vite, de classer par exemple les caractères à apprendre en fonction du nombre de composants qu'ils contiennent et d'aller des caractères à structure simples (à un seul composant) vers les caractères composés ; c'est-à-dire concrètement ici apprendre à écrire — ou à reconnaître — « la main » 手 et « l'œil » 目 avant d'apprendre à écrire « regarder »...

Il y a trois grandes familles de caractères. Les caractères à structure simple forment la première, qui a sans doute existé avant les autres, la famille des (anciens) **pictogrammes**. En voici quelques exemples :

¹² RYJIK Kyril, *L'Idiot chinois – Initiation élémentaire à la lecture intelligible des caractères chinois*, Paris, Payot, 1980, p.9.



Figure 1. Sept pictogrammes¹³

De haut en bas et de gauche à droite, il y a le caractère représentant le *soleil*, la *lune*, le *feu*, l'*arbre*, un *champ*, un *plant de céréales*, et le *riz*. À chaque fois, le signe actuellement en usage est celui du bas ; il est surmonté du signe archaïque datant d'il y a environ trois mille ans (ou plus) et du dessin de ce qu'il représente.

La seconde famille de caractères est celle des *idéogrammes*. Ce sont des signes composés d'au moins deux composants dont l'association est en lien avec la signification du caractère. Le caractère 看 (regarder) est de cette famille. En voici trois autres :

- 禾 (céréale) + 日 (soleil) = 香 sentir bon
- 禾 (céréale) + 火 (feu) = 秋 automne
- 日 (soleil) + 月 (lune) = 明 clair

Comme pour le caractère « regarder » 看, la plupart des idéogrammes ont besoin d'être accompagnés d'une explication pour être mieux compris. Par exemple ici, l'association de la céréale 禾 et du soleil 日 renvoie à l'odeur d'un champ de céréales sous le soleil de l'été quand les épis sont presque mûrs — cela « sent bon ». L'association de la céréale 禾 et du feu 火 renvoie, quant à elle, à la saison où l'on brûle dans les champs ce qui y reste une fois la récolte effectuée : l'automne. Et, enfin, l'association du soleil 日 et de la lune 月 renvoie bien sûr à l'idée de lumière, de clarté.

¹³ ALLANIC Bernard, *Le chinois...comme en Chine — méthode d'initiation à la langue et à l'écriture chinoise*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p.44.

Outre les **pictogrammes** et les **idéogrammes**, il y a une troisième grande famille de caractères, celle des **idéophonogrammes**. Ils sont constitués de deux parties, elles-mêmes composées d'au moins un composant chacune. Une partie donne des indications sur la signification du caractère, l'autre sur sa prononciation. Voici un exemple :

女 (femme) + 马 *ma3* = 妈 *ma1* : maman

Le composant « femme » 女 associé au caractère « cheval » 马 forme le caractère « maman » 妈. La raison de cette association est d'ordre idéophonographique : « maman » se dit « *ma1* » en chinois¹⁴, et « *ma3* » est justement la prononciation du caractère (« cheval »), on a donc écrit ici le signe du cheval pour sa valeur phonétique.

Il est très important de maîtriser ces trois principales familles de caractères le plus tôt possible quand on apprend le chinois car on entre avec elles dans la logique d'assemblage de ces signes. Ce faisant, on apprend très vite que, contrairement à une idée très répandue, l'écriture chinoise est bien une écriture et non une suite de dessins. Elle fonctionne comme toutes les écritures sur un principe sémio-graphique : il y a des signes qui notent la signification (les pictogrammes/ les idéogrammes) et d'autres qui notent la prononciation (la partie phonétique des idéophonogrammes). Ce n'est donc pas seulement une écriture idéographique si bien que, pour apprendre à écrire le chinois, il ne faut surtout pas négliger d'apprendre à le parler.

3. Force poétique des caractères chinois

Je n'ai donc jamais trouvé difficile d'apprendre les signes chinois. Au contraire, le plaisir éprouvé dès les débuts de ce nouvel apprentissage s'est encore accentué quand j'ai commencé à déchiffrer puis à lire des poèmes en chinois. Contrairement à mes prévisions, cela s'est fait très vite, peut-être trois ou quatre mois seulement après le début des cours, grâce à l'ouvrage de François Cheng intitulé *L'écriture poétique chinoise*¹⁵, que nous avait recommandé notre enseignante. Ce livre comporte une anthologie de poèmes de la dynastie des Tang (618-907), présentés – et cela était formidable pour l'étudiant que j'étais – sous quatre formes différentes : en caractères, en transcription phonétique, dans une traduction mot par mot, et enfin dans la traduction française l'auteur.

J'y retrouvais avec plaisir certaines poésies que je connaissais déjà mais, cette fois, grâce à la transcription phonétique et au mot à mot qui accompagnaient les caractères, je pouvais m'entraîner à lire le texte originel ! J'ai très vite pris l'habitude de recopier dans un grand cahier les poèmes que j'aimais le plus et qui n'étaient pas trop difficiles. Comme par exemple le quatrain suivant du poète Jia Dao (779-843), composé pour moitié de caractères très usuels. Je l'écris ici tel qu'il apparaît dans le livre de François Cheng, mais avec une transcription phonétique en *pinyin* à la place de celle de l'École Française d'Extrême-Orient, tombée en désuétude.

¹⁴ Le chiffre 1 dans « *ma1* » renvoie au premier ton. Le chiffre 3 dans « *ma3* » au troisième ton ; il y a cinq tons comme précisé un peu plus haut dans le texte.

¹⁵ CHENG François, *L'écriture poétique chinoise*, suivi d'une anthologie des poèmes des Tang, Seuil, Paris 1996.

松下问童子
言师采药去
只在此山中
云深不知处

Sōng xià / wèn tóngzǐ
Yán shī / cǎi yào qù
Zhǐ zài / cǐ shān zhōng
Yún shēn / bù zhī chù

(Sapin dessous / demander jeune disciple
Dire maître / cueillir plantes aller
Seulement être / cette montagne milieu
Nuages profonds / ne pas savoir endroit)

Sous le sapin, j'interroge le disciple :
« Le maître est parti chercher des simples
Par-là, au fond de cette montagne.
Nuages épais. On ne sait plus où... »
(*L'écriture poétique chinoise*, p.146)

J'ai découvert que les poèmes classiques des Tang, que j'aimais déjà beaucoup en français, étaient encore plus beaux dans leur version originelle. C'est le cas de toute poésie, bien entendu, mais plus encore sans doute en chinois du fait de son écriture, car la version originale est double : en plus de nous faire *entendre* la langue originelle du poème, avec sa musicalité et son rythme propre, les vingt caractères qui le composent nous le donne aussi littéralement à *voir*, comme s'il s'agissait non plus d'un poème mais d'une peinture. François Cheng le souligne d'ailleurs à plusieurs reprises dès l'introduction de son ouvrage, quand il écrit : « dans la tradition poétique chinoise, on compare volontiers les vingt caractères qui composent un quatrain pentasyllabique à vingt sages. Leur personnalité à chacun et leur interrelation transforment le poème¹⁶. » C'est bien sûr directement lié à la force de l'image graphique, à sa puissance d'évocation, qui agit aussitôt qu'on s'arrête sur certains signes. Par exemple le caractère « demander » du poème représente une bouche 口 devant une porte 门 — nous voici donc devant les portes d'un ermitage, à côté d'un pin — ; « cueillir » est représenté par les doigts d'une main qui s'approchent d'une plante — zoomant en quelque sorte sur le moine en train de cueillir des plantes médicinales...

问 demander

問 問

采 cueillir

採

¹⁶ CHENG François, *L'écriture poétique chinoise*, Op. cit., Introduction, p. 14.

L'écriture poétique chinoise de François Cheng est vite devenu mon livre de chevet. Cela me sortait aussi des dialogues souvent très prosaïques qu'il fallait traduire en cours, et puis il était très encourageant de voir qu'on pouvait lire des textes authentiques vieux de plus d'un millénaire (et quels textes !) après quelques mois de chinois à peine¹⁷.

Cela fait maintenant plus de trente ans que j'ai commencé à étudier la langue et l'écriture chinoises, et que je suis toujours autant attaché aux caractères, comme d'ailleurs beaucoup d'Occidentaux qui ont eux aussi commencé un jour à étudier le chinois et qui ont, eux aussi, été fascinés par le génie de cette écriture. Depuis tout ce temps, et comme je me rends compte que le charme des caractères opère toujours autant sur moi aujourd'hui, je me suis souvent demandé ce qui expliquait l'effet magnétique, presque magique, que cette écriture pouvait exercer sur certaines personnes.

À mon avis, cela tient justement à la puissance d'évocation incomparable de l'image graphique, et à la possibilité donnée à tout instant au lecteur d'un texte en sinogrammes de s'arrêter sur la graphie de tel ou tel signe et de s'évader grâce à elle de la linéarité du discours, de sortir littéralement du texte et du flux de paroles et de se retrouver tout à coup, par le pouvoir de l'imagination et du trait, projeté en pleine nature face à un arbre, une rivière ou une montagne... L'écriture chinoise est une écriture qui est en communication avec la Nature ; les éléments naturels (l'eau, les arbres, la terre, le soleil, le feu, les plantes, etc.) y sont omniprésents et ceci met potentiellement tout lecteur de sinogrammes en prise directe avec la nature, source de vie. C'était d'ailleurs, à en croire François Cheng, le dessein premier de ses créateurs :

« Les anciens penseurs, surtout du côté des taoïstes, ont avancé une conception unitaire et organique de l'univers vivant où tout se relie et se tient. Unitaire, parce que le Souffle-Esprit primordial est garant de l'unité de base. Organique, parce que ce même Souffle-Esprit continue à animer toutes les entités vivantes de l'univers constitué, les reliant en un gigantesque réseau de vie en marche, appelé justement le Tao « la Voie ». Dans cette optique, l'existence humaine est perçue comme un chaînon vital de l'ensemble, un microcosme en correspondance avec le macrocosme qu'est le grand Tout. Et le réseau de signes inventé par l'homme est perçu, à son tour, comme en correspondance avec le grand réseau organique de l'univers vivant. Ce réseau de signes, selon l'imaginaire chinois, a le don de tisser des liens intimes avec les composantes de l'univers permettant à l'esprit humain d'entrer en communication, voire en communion, avec ce dernier. Le signe idéographique ne se contente pas de nommer, de désigner ; par sa figuration, par l'idée de l'essence des choses qu'il est censé incarner, il situe l'homme au cœur du vivant, lui proposant une manière spécifique de vivre. Rien d'étonnant que la calligraphie soit devenue en Chine une pratique vitale, les signes animés y étant considérés comme une traduction spécifique du Souffle-Esprit. L'art calligraphique a servi de base aux autres arts, ainsi qu'à certaines pratiques gestuelles comme la danse, le jeu de théâtre, le tai-ji quan, etc. Rien d'étonnant non

¹⁷ En plus du livre de François Cheng, j'ai aussi dévoré les ouvrages bilingues que les éditions Moundarren ont consacré dans ces années-là à plusieurs grands poètes chinois et japonais, dont bien sûr Li Bai et Han Shan, mais aussi Su Dongpo (célébré plus tard, en 1994, par Claude Roy dans un magnifique livre au titre évocateur : *L'ami qui venait de l'an mil* — Gallimard, 1994), Tao Yuanming, et bien d'autres...

plus à ce que les Chinois ne soient pas prêts d'abandonner cette écriture qui leur colle, pour ainsi dire, à la peau¹⁸. »

Voici un florilège d'idéogrammes très imagés et très évocateurs qu'on croise très vite sur son chemin en tant qu'apprenti sinophone et « sinographe » :

島 *dǎo* « île », composé de l'oiseau 鸟 en haut d'une montagne 山.

果 *guǒ* « fruit*¹⁹ », composé du soleil 日 et de l'arbre 木.

相 *xiāng* « image* », composé d'un arbre 木 et d'un œil 目.

星 *xīng* « étoile » : naissance 生 d'un soleil 日.

雪 *xuě* « neige » : pluie 雨 et balai 扫.

坐 *zuò* « s'asseoir » : deux personnes 人 sur la terre 土.

4. Élaboration d'une méthode de mémorisation des sinogrammes

C'est ce plaisir éprouvé cours après cours qui m'a conduit à m'inscrire six mois plus tard dans un vrai cursus d'études chinoises à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Il me semblait en effet que j'avais enfin trouvé là une matière originale qui me plaisait vraiment et j'étais prêt à m'y consacrer entièrement.

J'ai eu la chance que les Langues'O, bien qu'ayant le statut de « Grande École » accepte les nouveaux inscrits dans leur ordre d'arrivée, sans sélection d'aucune sorte. Mais je fus vite confronté à un sérieux problème d'organisation une fois l'année universitaire suivante entamée car, pour des raisons diverses, je ne pouvais assister aux cours à Paris que le jeudi et le vendredi. Je manquais donc la majeure partie des cours de langue. Si peu de présence aux cours m'a obligé à mettre les bouchées doubles pour rester dans le rythme d'apprentissage du groupe auquel j'appartenais. Quand je les retrouvais le jeudi après-midi, les autres étudiants avaient déjà eu quatre heures de cours et je me devais néanmoins d'être le plus possible en phase avec eux pour profiter au mieux de la séance. Heureusement, les enseignants de chinois des Langues'O utilisaient comme principal support de cours un manuel dans lequel on progressait à raison d'une leçon par semaine. Et c'est cette progression régulière qui me

¹⁸ CHENG François « Le chinois : écriture figurative et Souffle-Esprit », in BEAUX Nathalie, GRIMAL Nicolas et POTTIER Bernard (éd.) *Image et conception du monde dans les écritures figuratives*, Paris, Editions Soleb, 2009. p.375-376.

¹⁹ L'astérisque indique qu'il s'agit du morphème non libre (et non du mot) « fruit ». Chaque caractère représente en effet un morphème monosyllabique. Pour qu'un caractère soit un mot, il faut que ce soit un morphème libre.

permettait de toujours anticiper d'une semaine sur l'autre – avec également l'aide de l'enseignante en charge de mes TD qui me conseillait de son mieux.

J'ai aussi développé une méthode personnelle d'apprentissage des caractères²⁰. J'avais vite remarqué que le manuel chinois que nous utilisions était très imparfait : il ne contenait en effet que des listes de mots, souvent écrits avec deux sinogrammes, sans dire à quelle famille (pictogrammes, idéogrammes, idéophonogrammes, etc.) il fallait rattacher ces caractères ni sans jamais expliquer la logique d'assemblage des composants graphiques à l'œuvre dans les caractères composés... Comme si les sinogrammes ne posaient pas de problème particulier de mémorisation pour les Occidentaux ! Comme s'ils étaient aussi transparents que des combinaisons de lettres et qu'il suffisait de les voir et de les recopier du mieux possible (l'ordre des traits était indiqué dans un tableau en fin de leçon) pour pouvoir les retenir ! C'est cette insuffisance du manuel que j'ai cherché à combler de mon mieux en élaborant une méthode empirique basée sur la comparaison des signes entre eux et sur l'identification de tous les composants.

J'avais pour ce faire trois outils de base :

- le tableau des 214 clés du chinois écrit, qui regroupe 214 composants graphiques de base (appelés les « clés ») et leur attribue un nom (on y trouve par exemple les clés de l'homme, de la femme, du cheval, de l'œil, de la main, du soleil, de la céréale, etc.) ;
- un dictionnaire de bureau chinois-anglais des caractères chinois où les caractères étaient écrits assez gros et classés dans l'ordre alphabétique de leur prononciation, ce qui facilitait leur recherche ;
- *L'idiot chinois*, de Kyril Ryjik, qui présentait l'étymologie et l'évolution graphique de très nombreux caractères²¹.

Voici par exemple un court extrait de l'un de mes deux cahiers de caractères remplis lors de cette première année aux Langues'O :

« Leçon 22. 方 (clé n° 70 du carré) apparaît très fréquemment ! Dans 地方 endroit, lieu ; 旁边 à côté de ; 房子 maison. [...]

De même que 方 qui sert souvent de composant phonétique, il en est d'autres que peu à peu on débusque. Par exemple dans 园 , 完 , 院 , 玩 . Le caractère 元 , existe-t-il ? »

Ces cahiers me permettaient de mettre de l'ordre dans l'apprentissage des caractères en les regroupant par ressemblances graphiques et en recherchant à quoi pouvait bien correspondre leurs points communs éventuels. Par exemple, ici, le caractère 元 existe de fait. Il se prononce *yuan2*, c'est l'unité monétaire chinoise, le *yuan*. Alors qu'il entre dans la composition graphique de quatre sinogrammes complexes enseignés dans le manuel [园

²⁰ Pour ce qui est de la langue parlée, j'avais noué contact avec un étudiant chinois installé à Rennes et je le voyais une fois par semaine pour un cours d'oral.

²¹ RYJIK Kyril, *Op. cit.*

(*yuan2* / jardin*), 完(*wan2* / terminer), 院 (*yuan4* / cour*) , 玩 (*wan2* / s'amuser)], lui-même, pourtant plus simple à écrire puisque seulement formé de quatre traits, n'y apparaissait même pas ! Je remettais donc en ordre les familles de caractères comme celles-là, en m'appliquant à aller du caractère simple aux caractères complexes, afin de respecter une certaine logique dans l'apprentissage des graphies.

Mettre de l'ordre, classer, pour mieux retenir, pour se forger une mémoire lexicale sinographique — composée de traits et non de lettres— la plus solide possible. C'est ce que j'ai continué de faire une fois devenu enseignant-chercheur. J'ai eu la chance de découvrir lors de mes recherches doctorales²² une formidable méthode d'enseignement des caractères élaborée dans les années 1950 en Chine contemporaine, qui permet aux écoliers d'apprendre en deux ans dans de très bonnes conditions de mémorisation, de façon raisonnée et non forcenée, le nombre de signes requis pour accéder à la lecture (soit 1 500 sinogrammes environ). Ce qui m'a surtout intéressé, c'est la manière dont les séances de caractères se déroulent dans les écoles qui utilisent cette méthode. Les écoliers commencent par réviser un caractère simple, comme par exemple 元 *yuan2* qu'ils ont déjà appris auparavant, et ils se mettent ensuite en groupe pour analyser ensemble la graphie d'une série de caractères complexes, tous composés de 元 *yuan2*. Quand j'ai eu, pour la première fois leur manuel entre les mains, j'y ai reconnu la manière dont j'avais, moi aussi, classé les sinogrammes dans mes petits cahiers d'apprenant et cela m'a convaincu de consacrer une partie de ma thèse à cette méthode chinoise. C'est pendant ce travail que, cherchant un terme adéquat pour désigner le rôle et la nature de ces caractères particuliers, je les ai nommés « caractères premiers ». Car ils sont même triplement premiers.

Ils le sont tout d'abord dans l'histoire même de l'écriture (ce sont souvent des pictogrammes qui sont apparus en premier et qu'on a ensuite combinés pour former les signes complexes) ; d'autre part, ce sont le plus souvent des signes insécables (un peu comme les nombres premiers des mathématiques seulement divisibles par eux-mêmes), et surtout ils doivent être dans la mesure du possible enseignés en premier, c'est-à-dire avant le ou les caractères à structure complexe dans lesquels ils entrent en composition, afin de faciliter la mémorisation de leur forme graphique.

Ces cahiers d'apprentissage m'ont permis de retenir l'image graphique des 700 ou 800 caractères présents dans les deux tomes du manuel utilisé cette année-là et m'ont considérablement facilité la tâche quand il fallait reconnaître ou réécrire les sinogrammes lors des examens. Je me suis rendu compte que, grâce à cette technique d'identification systématique des caractères premiers et des autres composants graphiques, j'avais même de meilleurs résultats que la plupart de mes comparses des Langues'O. Ceci parce que l'enseignante, pourtant remarquable, qui avait notre groupe en charge, n'avait pas assez de temps à consacrer à l'analyse graphique des sinogrammes et que c'était donc aux étudiants de le faire par eux-mêmes. Or, comme le manuel ne l'enseignait pas non plus, beaucoup d'entre eux n'avaient pas vraiment de méthode pour les mémoriser.

Ce point faible des premiers supports d'enseignement du chinois langue étrangère perdure malheureusement encore dans beaucoup de manuels édités en Chine de nos jours, qui

²² Menées de 1998 à 2003 sous la direction de l'un des pionniers de la didactique des sinogrammes, le professeur Joël Bellassen.

continuent de ne pas accorder la place qu'ils méritent aux sinogrammes et à les enseigner de façon désordonnée. C'est la raison pour laquelle des méthodes alternatives ont vu le jour en Occident, et notamment en France, et c'est ce courant que je rejoindrai moi aussi en publiant en 2009 aux Presses Universitaires de Rennes le premier tome du manuel *Le chinois... comme en Chine*, dans lequel je mets en pratique les résultats de mes recherches et de mes premières années d'expérience d'enseignant²³. Si je n'y parle pas de « caractère premier », ils sont bien présents et jouent un rôle central dans la programmation du vocabulaire et des sinogrammes que j'ai souhaité la plus logique et limpide possible²⁴.

5. Premières conversations et premières lectures en Chine.

Voyant que j'étais animé d'une solide motivation et que je réussissais bien les contrôles continus, mon enseignante de première année aux Langues'O m'a conseillé de postuler pour une bourse du gouvernement chinois afin d'aller étudier un an en Chine. J'étais un peu surpris car je ne pensais pas avoir acquis un niveau suffisant – après tout je n'étais qu'en première année – mais elle m'a expliqué que les candidats à cette bourse étaient plutôt rares et que j'aurai toutes mes chances, si bien que j'ai suivi son conseil et candidaté. Bien m'en a pris car je l'ai effectivement obtenue, ce qui m'a permis d'aller séjourner un an en Chine, de septembre 1987 à juillet 1988, dont la majeure partie à l'Institut des Langues étrangères de Pékin.

J'ai tout de suite été très conscient de la chance que j'avais de pouvoir partir en Chine et je voulais en profiter au maximum à la fois pour progresser en mandarin et découvrir le pays, c'est pourquoi, j'ai passé tout le temps libre que j'ai eu cette année-là à voyager seul, sac au dos, dans (presque) tout le pays. J'ai tout d'abord effectué un périple d'un mois à travers la Chine du Sud pour rallier Pékin depuis Hong-Kong en passant par Chengdu, Chongqing, Wuhan, Suzhou, Hangzhou puis Shanghai. Comme les moyens de transport étaient particulièrement lents en Chine il y a 30 ans, j'ai eu énormément de temps pour « travailler » mon mandarin et cela dès la première semaine de mon séjour puisque j'avais décidé de rallier Chengdu depuis Canton en train et que, comme celui-ci a rarement dépassé les 80 km/heure, cela a duré... trois jours et deux nuits, avec de multiples arrêts.

Ces interminables trajets en train restent d'ailleurs encore aujourd'hui les souvenirs les plus marquants de ma première année en Chine ; je me rappelle bien sûr leur côté éprouvant, surtout pendant ces longues nuits sans sommeil sur les sièges en bois, au dossier si raide qui faisaient très mal au dos, mais je me souviens surtout de ces bonheurs répétés qu'étaient les discussions à bâton rompu en *putonghua*²⁵ avec d'innombrables passagers ; on parlait de tout et de rien, pour faire connaissance et passer le temps en partageant des morceaux de pastèque et en goûtant des spécialités de toutes sortes... Il y avait encore relativement peu d'Occidentaux à voyager en Chine et, sans doute, très peu d'étrangers sinophones, si bien que la curiosité était très forte des deux côtés et le plaisir de la rencontre toujours partagé.

²³ J'ai fait le point sur cette question dans deux articles publiés en 2015 : « Le débat sur la place attribuée aux caractères dans l'enseignement du chinois langue étrangère et l'émergence d'une école française de la disjonction oral/écrit », in Béatrice Bouvier-Lafitte et Yves Loiseau (dir.), *Polyphonies franco-chinoises : mobilités, dynamiques identitaires et didactique*, Paris : L'Harmattan, p.143-158 ; et « Une expérience d'enseignement apprentissage raisonné des caractères », *Les Langues Modernes*, n°4, Numéro spécial - « Enseigner et apprendre les langues orientales à l'université : quelles approches ? », décembre 2015. p. 27-34.

²⁴ Pour davantage d'informations sur la méthode chinoise évoquée dans cette partie et sur la liste des « caractères premiers » : *La voie des signes : l'apprentissage de la lecture en Chine*, Presses Universitaires de Rennes, 2017.

²⁵ « mandarin » en mandarin ; le mot « *putonghua* » signifie littéralement « langue commune »

Et je me suis rendu compte que, contrairement à mes prévisions, j'arrivais assez bien à me débrouiller en mandarin. Il me manquait certes du vocabulaire pour me lancer dans de grandes discussions mais je parvenais à communiquer de façon satisfaisante. On dirait aujourd'hui que j'étais parvenu au palier B1²⁶ en ce qui concerne la compréhension et l'expression orales, c'est-à-dire que je pouvais réussir à me faire comprendre dans quasiment toutes les situations qu'un voyageur rencontre lors de son séjour (acheter un billet de train, réserver une chambre d'hôtel, demander son chemin, faire des courses, commander un repas dans un restaurant, envoyer un colis par la poste, etc.) et que j'arrivais à discuter avec des personnes de rencontre.

Il m'a fallu un peu plus de temps cependant pour atteindre ce même palier en ce qui concerne la compréhension écrite, palier où l'on peut, non pas tout lire et tout comprendre – loin s'en faut ! –, mais commencer à lire des publications qui correspondent à ses centres d'intérêt. Le fait d'être en Chine m'a justement procuré la possibilité de pouvoir essayer de lire toutes sortes de documents et de publications, et mon choix s'est porté sur des livres de littérature populaire, en l'occurrence des recueils de légendes que j'achetais systématiquement quand je visitais des sites remarquables. J'ai notamment beaucoup apprécié lire les légendes liées aux montagnes sacrées. Elles étaient d'une part, souvent issues d'une collecte auprès de conteurs locaux et gardaient un style oral, plus facile à comprendre pour le débutant que j'étais et elles constituaient, d'autre part, une porte d'accès au foisonnant imaginaire chinois avec ses innombrables héros historiques, religieux ou légendaires, comme le Roi des singes, les huit Immortels, les bodhisattvas, et bien sûr les innombrables dragons...

Il est très important de commencer à lire le plus vite possible quand on apprend le chinois car c'est une manière de réviser les caractères et le vocabulaire déjà appris de façon bien plus intéressante que dans des cahiers d'écriture ou dans des manuels. On a longtemps cru que le seuil d'accès à la lecture des documents authentiques était assez élevé, autrement dit qu'il fallait connaître un nombre très important de sinogrammes avant de pouvoir se lancer dans le grand bain. Il existe d'ailleurs un flou autour du nombre de caractères à connaître, allant de 2 000 à 6 000 ! Ce qui montre bien qu'on se trouve là encore dans le domaine des préjugés. On sait aujourd'hui, grâce aux études statistiques sur les publications chinoises, que le nombre de caractères usuel est assez limité, ne dépassant pas 1 500, et que la connaissance d'un millier de caractères choisis parmi ces 1 500 caractères usuels permet l'accès au palier B1 de la lecture²⁷.

Mille caractères est un nombre qui peut paraître considérable. J'en conviens, mais appris avec méthode, c'est loin d'être une tâche insurmontable, et mon expérience, comme celle de beaucoup d'apprenants, prouve à présent que tout peut aller assez vite.

Conclusion

La déconstruction du préjugé du chinois difficile est donc en train de se dérouler grâce à ces milliers de Français qui se lancent désormais dans l'étude du chinois tous les ans et aussi grâce aux progrès de la didactique du chinois langue étrangère.

²⁶ Selon le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL), publié en 2001 et complétée en 2018, qui compte huit paliers (A1-A2-B1-B2-C1-C2...), classés selon les compétences acquises.

²⁷ Cf. WANG Hong, *Le « niveau-seuil » de la compréhension écrite du chinois langue seconde*, Paris, INALCO, 2017. (Thèse consultable sur internet)

Beaucoup d'apprenants néanmoins se lancent encore dans l'aventure avec un peu d'appréhension du fait de leur représentation erronée du chinois et notamment de son écriture. C'est par conséquent une très grande satisfaction que de les entendre s'étonner eux-mêmes de pouvoir apprendre autant de mots aussi vite et de pouvoir commencer à dialoguer en mandarin après seulement quelques semaines de cours, et surtout de les voir prendre du plaisir à apprendre et à écrire les caractères.

Voici pour conclure les deux sinogrammes « enseigner » et « étudier » :

教 *jiao1* (enseigner) 学 *xué* (apprendre, étudier)

Le premier, *jiao1*, est un *idéophonogramme* composé de deux ensembles, avec à gauche la partie phonétique constituée du caractère 孝 *xiào*, qui donne donc une indication sur la prononciation du caractère – *jiao* et *xiào* partagent en effet le même son « *iao* ». La partie sémantique est à droite ; c'est un composant graphique non autonome répertorié comme étant la clé de la « main avec un bâton » dans le tableau des clés traditionnelles : 攴. Il est intéressant de pousser plus loin l'analyse du composant phonétique, car 孝 *xiào*, caractère représentant la « piété filiale », est constitué de deux éléments : la clé des personnes âgées 耂 et le caractère « enfant » 子.

Le sinogramme « enseigner » est donc l'association de trois éléments :

- une personne d'un certain âge (le maître d'école) ;
- un enfant (l'écolier ou l'apprenant) ;
- et une « main tenant un bâton ».

Ce que le caractère ne nous dit pas, ce qu'il nous laisse donc imaginer, c'est ce à quoi pouvait bien servir le bâton, qui pouvait bien sûr être une simple tige ou une baguette de bois. Sans doute à montrer et souligner les choses à apprendre, les endroits où il fallait s'appliquer dans l'étude – peut-être aussi servait-il à tapoter l'épaule d'un enfant en train de s'endormir...

Le sinogramme « étudier », quant à lui, se prononce *xué*, un peu comme « suer » en français. Il représente un enfant sous un toit, et renvoie à l'idée d'une école, qui est une autre valeur sémantique du même caractère. Voilà pour son écriture en chinois simplifié, en usage en République Populaire de Chine depuis 1958. Je représente ci-dessous à gauche le caractère moderne et à droite le caractère traditionnel.

学 學

En chinois traditionnel, le toit de l'école est surmonté d'autres éléments graphiques, représentant deux mains (à gauche et à droite) entourant un même signe répété deux fois composé de deux traits, qui figureraient des sinogrammes selon les spécialistes du chinois ancien. Le caractère représente donc l'apprentissage de la lecture.

教学 *jiàoxué* (enseignement)

Assemblés l'un à l'autre dans le mot « *jiaoxué* », les deux caractères signifient « enseignement ». Et une fois associées, les images graphiques des deux sinogrammes renvoient cette fois à une scène familière : un cours est en train d'avoir lieu avec des enfants sous un toit et un individu plus âgé, le maître, est en train d'enseigner à lire en s'aidant d'une baguette.

Cela se passait il y a plus de deux mille ans en Chine, cela se passe désormais de plus en plus souvent de ce côté de l'Eurasie aussi...